Écrire l'histoire

Histoire, Littérature, Esthétique

20-21 | 2021

Les mots du genre

Violette Nozière ou les silences de l'inceste

Anaïs Albert

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/elh/2946>

DOI : 10.4000/elh.2946

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 30 septembre 2021

Pagination : 189-191

ISBN : 978-2-271-13843-9

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Anaïs Albert, « Violette Nozière ou les silences de l'inceste », *Écrire l'histoire* [En ligne], 20-21 | 2021, mis en ligne le 30 septembre 2021, consulté le 05 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/elh/2946> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.2946>

Ce document a été généré automatiquement le 5 décembre 2022.

Tous droits réservés

Violette Nozière ou les silences de l'inceste

Anaïs Albert

RÉFÉRENCE

Violette Nozière, la fleur du mal. Une histoire des années trente, Anne-Emmanuelle Demartini, Ceyzérieu, Champ Vallon, coll. Époques, 2017, 420 p.

- ¹ En histoire, les faits divers sont longtemps apparus comme des événements anecdotiques, indignes de l'analyse savante. Ils sont pourtant des « objets d'histoire denses, présentant sédimentées de multiples strates de représentations [...] des moments de discussions des valeurs et des normes » (p. 8-9), et notamment de la norme de genre dont ils permettent de saisir la mise en mots, dans un contexte précis. Le beau livre qu'Anne-Emmanuelle Demartini consacre à l'affaire Nozière se révèle particulièrement riche à propos des mots du genre et de la sexualité dans la France des années 1930. Violette Nozière est une jeune fille de 18 ans qui commet un double parricide, empoisonnant son père et sa mère (qui survivra) dans l'appartement familial de la rue de Madagascar, à Paris, en 1933. Pour expliquer son geste, la jeune femme évoque les relations incestueuses que lui faisait subir son père depuis ses 12 ans. Le crime a un immense retentissement dans la société française : la presse de masse le couvre abondamment, suscitant l'intérêt de l'opinion publique, fascinée ou révoltée par la figure de la femme criminelle que Violette Nozière ramène sur le devant de la scène. Le mobile de l'agression sexuelle, avancée par la coupable, contribue à mettre la sexualité au cœur des débats.
- ² Anne-Emmanuel Demartini, qui a déjà consacré un livre à Lacenaire, un autre criminel célèbre¹, aborde cette affaire du point de vue de l'histoire des représentations et de l'imaginaire social, particulièrement attentive à l'enchevêtrement des discours, au sens des mots et au point de vue des archives qui les restituent. Les sources, très variées, permettent justement de mettre en tension divers points de vue sur le genre : les

archives policières, judiciaires et journalistiques sont bien sûr centrales dans l'étude d'un crime largement couvert par la presse, mais l'historienne mobilise aussi des chansons populaires, des expertises médicales ou encore les nombreuses lettres anonymes ou signées qui ont été adressées à la justice. Anne-Emmanuelle Demartini est sensible aux filtres multiples qu'imposent les archives, notamment lorsqu'elle analyse comment la « parole vive se transforme en document judiciaire » (p. 65) avec une « contrainte d'énonciation forte », qui jette le doute sur les mots du genre ordinaires qu'a pu prononcer l'accusée dans l'évocation des violences sexuelles subies.

- 3 Le livre permet d'abord de retrouver la norme de genre des années 1930 via les multiples transgressions de Violette Nozière, qualifiée tour à tour de « fille perdue », de « mauvaise enfant » de « séductrice », de femme « vénale » ou « avariée » (car elle a contracté la syphilis) ou enfin de « mythomane » ou d'« hystérique ». Cette image kaléidoscopique construite par la presse trouve sa cohérence par l'analyse de l'historienne qui montre comment l'accusée incarne une figure de la déviance du féminin. « Fille de joie », « fleur vénéneuse de trottoir » (p. 78), Violette Nozière est tout d'abord une déviante sexuelle, soupçonnée de prostitution ou, à tout le moins, d'amours vénales. Parricide ensuite, elle symbolise le refus de l'autorité patriarcale et la gravité de l'atteinte au père dans une société qui a consacré son autorité absolue avec le Code civil de 1804. Empoisonneuse ou « fille aux poisons » enfin, elle est présentée comme un monstre dénaturé car elle a donné « la mort en pervertissant la fonction nourricière féminine » (p. 51). Les articles la rapprochent de la figure d'Ève ou de celle de la sorcière, la peignent en tentatrice, séductrice et femme fatale, utilisant pour l'occasion le mot de « *sex-appeal* », récemment importé – en 1929 – dans la langue française. En contrepartie, le couple parental est à l'origine présenté comme un modèle de respect des normes de genre, avec un père « bon travailleur » et une mère « bonne ménagère ». Cependant, Anne-Emmanuelle Demartini montre, dans le chapitre 5, comment ces figures se modifient subtilement au cours de l'enquête, notamment celle de Germaine Nozière, qui passe du statut de veuve éplorée à celui de mère indigne, car elle refuse de pardonner à sa fille, ce qui prouverait son manque d'amour maternel.
- 4 L'ouvrage aborde également les manières de dire la sexualité dans la France de l'entre-deux-guerres, où parler de sexe reste difficile. Les archives policières et judiciaires contiennent les descriptions les plus explicites, car l'enquête doit attester des faits précisément. Les témoins entendus mentionnent les « relations intimes » entre Violette et ses amants. Les mots se font plus précis pour transcrire l'inceste, Violette Nozière évoquant, à travers la plume du greffier, des « attouchements avec le doigt » pour conclure : « Il m'a prise » (p. 87). La presse est bien plus réticente et Anne-Emmanuelle Demartini met à jour les stratégies linguistiques élaborées pour nommer la chose sans employer les mots. Les journaux construisent un code, partagé par leurs lecteurs et lectrices pour évoquer des pratiques encore indicibles : la prostitution devient un « commerce odieux », la syphilis, une « maladie spécifique » et la relation incestueuse, une « passion coupable » (p. 70). L'euphémisme est aussi de mise, ainsi les journalistes n'écrivent pas « violée », mais « outragée » ou « violentée » (p. 88). Malgré la relative retenue des articles, l'évocation de la sexualité dans les journaux a été perçue par le public comme une pornographie de papier, « un gigantesque attentat à la pudeur collectif » (p. 89), un attentat linguistique pourrait-on dire.
- 5 La réflexion la plus novatrice de l'ouvrage porte enfin sur l'analyse historique de l'inceste. Anne-Emmanuelle Demartini note que le tabou qui l'enveloppe est un

« interdit qui frappe à la fois l'acte et le discours sur l'acte » (p. 45), une interdiction de parole qu'elle qualifie de « tabou linguistique » (p. 71). En effet, malgré les récits précis de Violette Nozière, sa parole est très majoritairement niée, révélant les éléments d'un ancien régime d'appréhension des violences sexuelles. Le long silence de Violette Nozière (de ses 12 à ses 18 ans) sur les abus sexuels dont elle se dit victime est interprété par ses contemporains, journalistes et médecins notamment, comme le signe du mensonge ou, pire, du consentement de la jeune femme, tant l'inceste est supposé facile à dire. L'historienne arrive à cette conclusion forte : l'interdit pèse finalement davantage sur le fait de dire l'inceste que sur le fait de le commettre et « l'indignation qui s'exprime vise fondamentalement la parole, désignée comme coupable » (p. 72). Pourtant cette « conjuration du silence » (p. 214) se fissure quelque peu dans les années 1930, notamment dans la presse des extrêmes. Un journaliste de *Gringoire* écrit ainsi : « L'inceste est un mot dont on s'effraie. C'est une pratique courante » (p. 215). Le groupe surréaliste publie également en décembre 1933 un recueil en hommage à Violette Nozière qui aborde frontalement la question de l'inceste du père, tenu pour vrai. André Breton, avec un jeu explicite sur le prénom de l'accusée (violette/viol), écrit que le père a choisi « un prénom dans la première partie duquel on peut démêler psychanalytiquement son programme » (p. 222). Enfin, cinq lettres envoyées spontanément au juge racontent des pères violents, les auteures s'appuyant sur la parole de Violette pour mettre des mots sur leur passé, « parvenant grâce au fait divers à formuler l'inceste subi » (p. 231).

- 6 Dans une très belle conclusion, qui est aussi une leçon de méthode historique, Anne-Emmanuelle Demartini s'interroge sur la possibilité pour l'historienne de se prononcer sur la réalité de l'inceste et argue qu'il est nécessaire de répondre à cette question, car elle détermine l'interprétation historique. Elle conclut que l'inceste entre Violette et son père lui apparaît « comme vraisemblable et très probable, sinon certain » (p. 369), et propose donc une nouvelle interprétation du mobile de la jeune femme, le crime devenant le « substitut d'une parole impossible » (p. 372). Au sein de l'ANR Dire, entendre, restituer les violences incestueuses (Dervi²), Anne-Emmanuelle Demartini poursuit, avec d'autres, le projet fort qui est au cœur de ce livre : mettre les mots du genre sur les silences de l'inceste.

NOTES

1. Anne-Emmanuelle Demartini, *L'Affaire Lacenaire*, Aubier, 2001.

2. L'ANR (financement de l'Agence nationale de recherche) Dire, entendre, restituer les violences incestueuses (Dervi), voir <<https://dervi.hypotheses.org/>>.

AUTEURS

ANAÏS ALBERT

Anaïs Albert est maîtresse de conférences en histoire contemporaine à l'université de Paris et membre du laboratoire de recherche Identités, Cultures, Territoires (ICT). Elle est spécialiste d'histoire économique et sociale, ainsi que d'histoire du genre et des classes populaires dans la France du XIX^e siècle. Ses travaux s'orientent aujourd'hui vers l'étude de l'économie domestique et des conflictualités quotidiennes, à travers des sources judiciaires (justice de paix et prud'hommes). Elle a notamment publié « Le crédit à la consommation des classes populaires à la Belle Époque. Invention, innovation ou reconfiguration ? », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 4/2012, p. 1049-1082. Elle est également membre des comités de rédaction de la revue *20&21* et des *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*.